Evitera-t-on la rupture à Genève ?

M. Briand a plaidé la cause de la Paix devant MM. Luther et Stresemann

Après avoir conféré avec Sir Austen Chamberlain, M. Briand s'est rendu hier soir à huit heures à la délégation allemande.

Il allait rendre au chancelier Luther et à M. Stresemann la visite qu'il avait reçue de ces derniers samedi matin.

A ce moment de la journée, la situation pouvait se définir de la façon suivante :

Les Allemands avaient, depuis 24 heures, donné l'impression qu'ils ne désiraient nullement la rupture et qu'ils seraient désireux de tenter quelque chose pour l'arrêter.

D'une part, ils semblaient s'être rendu compte des responsabilités énormes qu'ils feraient encourir à leur pays si, avec l'échec de la politique de Locarno, ils entraînaient la dissolution de la S. D. N. et une situation européenne telle qu'on n'en aurait pas connu depuis l'avant-guerre.

D'autre part, ils avaient à tenir compte des engagements peut-être imprudents qu'ils ont faits avant de venir à Genève, devant leur opinion publique, en affirmant que quoi qu'il arrive, l'Allemagne entrerait seule dans la S. D. N.

C'est entre ces deux données du problème qu'ils semblent ballottés depuis 24 heures et c'est pour le déterminer à la plus favorable des attitudes, qu'une fois de plus, le président du Conseil français s'était rendu hier soir auprès d'eux, pour plaider la cause de la Paix.

Notre Premier maintient le point de vue français

Ce qui est certain pour le moment, c'est que M. Briand, qui continue d'avoir à ses côtés tous ses alliés, maintient fermement les positions de la France, au moins dans la mesure où elles étaient affirmées dans la proposition transactionnelle de vendredi dernier.

Il s'agit de savoir, par conséquent, si la délégation allemande, mieux informée, ou sous la pression des interventions dont elle est l'objet, a consenti à modifier son point de vue : c'est ce qui n'apparaît pas encore clairement à l'heure présente.

L'Allemagne s'est opposée à un désistement en faveur de la Pologne

MM. Luther et Stresemann se sont rendu compte samedi de l'effet déplorable produit sur la majorité de l'Assemblée, par son attitude intransigeante. Un certain nombre de membres non permanents du Conseil avaient offert spontanément de se désister de leurs sièges en faveur de la Pologne, geste devant lesquels les dirigeants du Reich eussent été désarmés. Or, craignant le blâme universel qu'une telle manifestation constituerait pour son pays, le chancelier est personnellement intervenu pour que MM. Vandervelde et Unden lui-même renoncent à ce projet qu'avaient formé les représentants de la Petite-Entente.

A Rœulx, un Polonais s'est dit coupable d'un crime

Arrêté pour menaces de mort il nie maintenant

Depuis plusieurs mois, M. Charles Dufossé, marchand de liqueurs à Rœulx, avait à son service comme domestique, le sieur François Mlynarczyk.

Il y a quelques jours, ce dernier, n'étant pas rentré à l'heure habituelle, son patron s'en fut à sa rencontre, afin de ramener au moins l'équipage qu'il lui avait confié.

Le Polonais était ivre et se trouvait dans un cabaret de la commune.

En apercevant son patron, il se mit à l'injurier grossièrement, à le diffamer et finalement à le menacer de mort en tirant un couteau de sa poche.

M. Dufossé, pour éviter des coups, partit et prévint la gendarmerie.

L'enquête sur cette affaire révéla que Mlynarczyk avait déjà proféré des menaces de mort contre Adélaïde Maille, 20 ans, servante au service de M. Dufossé parce qu'elle refusait de l'épouser.

Evincé pour l'excellente raison que le Polonais était marié et père de famille, Mlynarczyk déclara à Mlle Maille qu'il tuerait son fiancé, C. L... et qu'il irait dans ce but l'attendre à 10 heures du soir, lorsqu'il reviendrait de la mine.

On a appris de plus, qu'un jour que le Polonais était en veine de confidences, il avoua au témoin que se trouvant dans la Côte-d'Or, il se rendit coupable d'un meurtre, de complicité avec un de ses compatriotes.

Lorsqu'il se trouva en présence des gendarmes, le domestique se troubla et finit par avouer qu'il était venu en France sous un nom d'emprunt.

Il s'appelait en réalité Jacob Kruol, était né de 34 ans et était né à Rezloka.

Lorsqu'en 1922, il avait décidé de venir en France, il avait été effrayé de la longueur des formalités. C'est alors qu'il trouva à acheter pour la somme de 10.000 marks un passeport à un ouvrier agricole du nom de Mlynarczyk ; ce dernier ne pouvant venir en France parce qu'il s'était fracturé une jambe.

Kruol travailla à Mizelle, puis à Marcenay (Côte-d'Or) et de là, il vint à Rœulx.

Kruol nie tous les faits qu'on lui reproche, y compris les confidences qu'il a faites.

Conduit dimanche matin au Parquet de Valenciennes, il a été écroué sous l'inculpation de menaces de mort.

LA MI-CARÊME

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Le soir, en de multiples points de la ville et des faubourgs, de nombreux bals firent florès, humbles ou magnifiques !... Dans nuit, certaines gargotes populaires firent leurs frais, comme dit la chanson : « On y donnait d' la bonne soupe, et des bons z' haricots, tout chauds !... et d' la bonne saucisse bien cuite !... »

Vers les cinq heures du matin, cabin-cabs, fourbus mais contents, les derniers « masques » regagnaient leur demeure. M'sieurs et Dames,... à l'an prochain !... à la r'voyure !... Votre venue traditionnelle est loin de nous déplaire ....

Le bal de la Fédération des Amicales

Hier soir, la Fédération des Amicales donnait un bal de gala où l'on a remarqué de jolis travestis et des costumes originaux. De nombreux dirigeants de la Fédération étaient présents ainsi que les présidentes et présidents des amicales et des institutrices et instituteurs.

Cette fête très brillante s'est terminée très tard au milieu de la plus franche gaieté.

A ROUBAIX

Du monde dans les rues, beaucoup. Des chants joyeux, des bruits divers soulignant la gaieté aussi, mais rien en somme de bien extraordinaire. Cette Mi-Carême nous a semblé manquer de cohésion et les groupes, bien intentionnés, certes, avoir eu le tort de faire, comme l'on dit, cavalier seul.

Une organisation d'ensemble aurait pu relier les diverses associations et donner à leur défilé en ville un caractère plus « copieux ». C'est individuellement que se sont offerts à la curiosité amusée du public « Les Bigophones du Cul de Four », « Les Amis de la Grande Pinte », « Les Joyeux de chez Tercy » « Les Joyeux Cyclistes », « Les Philanthropes de Croix ».

Certes ils ont chacun eu leur part de succès, mais à notre avis, une production d'ensemble eût été bien mieux.

Ajoutons qu'indépendamment des sociétés constituées, des groupes, plus ou moins nombreux, se sont évertués au son du tambourin à faire du bruit.

Et si le bruit est de la joie, il y a eu de la joie.

A TOURCOING

La fête de la Mi-Carême a été hier très animée à Tourcoing.

A cette occasion de nombreuses attractions foraines s'étaient installées sur la place Charles Roussel, but de promenade pour les mamans et leur petite famille. Des groupes divers et des chars ont parcouru les principales rues de la ville.

Vers 18 heures, Grand'Place et rues avoisinantes, une foule se promène, des masques comiques amusent beaucoup les passants.

Toutes les maisons d'attractions regorgent de monde. Au «Skating du Fresnoy», il y a plus de 20.000 personnes. Des travestis magnifiques sont venus pour prendre part au grand concours du Carnaval chez Deconinck où 2.500 francs de prix sont répartis entre diverses catégories. La foule s'amuse. Il en est de même aux Cinéma des Plats, rue Houchard et Brun Pain, où toutes les salles de cinéma sont transformées pour la circonstance en salle de danses.

Le Char des Bigophones du Pont de Neuville, qui vendait une chanson au profit des « Vieux de l'Hospice » a obtenu avec cette nombreuse société un beau succès.

Il en est de même du Groupe des « Femmes en goguette » avec musiques qui, dans toute la ville donne la note gaie.

Pendant toute la soirée une grande animation a régné au Centre et dans les principaux quartiers. Aujourd'hui lundi, presque toutes les usines chômeront.

Un char réclame culbuté par un tramway

4 BLESSÉS

Un accident, néanmoins, attristé la Mi-Carême à Tourcoing. Un camion automobile, transformé en char-réclame et portant une vingtaine de jeunes gens, a été tamponné par un tramway.

Le char revenait d'avoir été faire une randonnée à Roubaix et se dirigeait dans la direction de la Blanche-Porte, par la rue Victor Hugo. Arrivé au rond-point du Pont Electrique à l'entrée du boulevard de Lille, le camion fut pris en écharpe par le tramway Mongy, conduit par le wattman Békaert, qui se dirigeait sur Lille. Le camion automobile fut soulevé par la voiture motrice et les masques pris de panique sautèrent épouvantés sur la chaussée.

M. Lenfant, commissaire central, qui se trouvait sur le tramway et était l'un des premiers témoins de l'accident, fit transporter les quelques blessés au Café Prouvost, rue Saint-Vincent-de-Paul, où M. le docteur Huriez, mandé d'urgence, vint leur donner ses soins. Quatre des occupants avaient reçu des blessures plus ou moins graves. Ce sont MM. René Leplat, 16 ans, demeurant à Neuville-en-Ferrain le plus grièvement blessé, il porte des plaies dans la région frontale gauche, l'oreille gauche décollée et des contusions aux jambes.

Les autres, Lemenu, 23 ans ; Lecroart, 18 ans, Laurent, 19 ans, tous de Neuville-en-Ferrain, ont reçu des contusions sans gravité.

M. Lenfant, commissaire central, accompagné du sous-inspecteur Boussemart, a ouvert une enquête sur les responsabilités de cet accident qui aurait pu coûter la vie à une vingtaine de jeunes gens.

Sur la voiture motrice du Mongy, les dégâts n'ont été que purement matériels, l'avant a été défoncé et les glaces brisées ; il n'y eut heureusement personne de blessé.

A DUNKERQUE

C'est par une journée assez grise qu'a circulé hier à Dunkerque le cortège de la Mi-Carême, qu'avait préparé avec le plus grand soin notre active Commission municipale des Fêtes, que dirige son dévoué vice-président, M. V. Lagerste.

Une affluence considérable se trouvait sur tout le parcours.

Dans son ensemble, cette sorte de cavalcade était savamment disposée et l'ensemble en était du meilleur effet.

On remarquait, ouvrant la tête du cortège, de splendides hussards d'Augereau, des grenadiers de la Garde et une musique de Pierrots.

Suivaient ensuite les « Dissidents du Maroc », des Groupes de Gilles, la Musique des Inséparables, le Char des Jardins de l'Alhambra, le « Dernier Cri de Paris », le Retour de Petaouchnock, la Musique de «Fadaoui», le Char de la Reine de la Vallée des Roses, la Musique des Charcutiers, la Protestation des Réverbères, le Jazz-Band, les Excentriques, les Gigolos et Gigolettes, le Char des Plaisirs de la Plage, la République Française, Trois oiseaux rares, le Voyage de Chikamado en France, la Cordonnerie Moderne, la Musique des Mécaniciens, le Char des Gondoliers de la Jeune France, le Départ d'un équipage en Islande, la Noce de Cracke des Oises, Musique de Solovie et le superbe char aumônière des Sauveteurs du Nord.

Le tout était terminé par le groupe de «Reuse-Papa» qui comprenait son Tambour-Major, ses trompettes, fifres, tambours, ses enfants Pietje, Mietje, Boukje, Meisje ; ses garde-corps Allouyn, Dagobert, Gelon, Goliath, Roland, Samson.

Sur tout le parcours, on admira la fraîcheur des costumes, le luxe dépensé dans la composition des groupes et les quêteurs et quêteuses qui s'étaient échelonnés sur le parcours collationnèrent de rondelettes sommes.

Félicitons la Commission des Fêtes pour la magnifique journée d'hier et complimentons tous ceux qui y collaborèrent.

A DOUAI

Le peuple est bon enfant, badaud et prêt à s'amuser de tout. Aussi ne s'étonne-t-on pas de le voir se presser sur le parcours des cortèges quels qu'ils soient, ou qu'ils aillent et par n'importe quel temps. Mais les randonnées carnavalesques ont eu, de tout temps, sa préférence.

Hier, dimanche de Mi-Carême, il est venu en foule à Douai et plus d'une heure durant assista sans bouger sur les places où les masques vinrent s'offrir en spectacle.

De la Petite Place à la Grande, puis à la place Carnot, nue de travestis défilèrent sous le ciel gris et bas, dans la brume légère d'un après-midi sans clarté.

Pierrots, Colombines, Charlots, Folles, Danseuses, seuls ou groupés ; Fanfares aux accoutrements bizarres ; Chars fleuris, toute la gamme des déguisements s'y trouvait, ingénus ou pittoresques, communs ou rares, somptueux ou indigents.

Après être passé devant les trois jurys, devant le maire aussi qui applaudissait et félicitait, les chars et les masques se groupèrent. Un long cortège bariolé se forma. Et sur le parcours la foule prit possession des trottoirs. Ce fut alors un défilé tintamaresque où le carillon du Beffroi mêlait ses notes claires aux accords des fanfares et des trompettes.

Puis le soir descendit sur la ville, le cortège se disloqua et les rues s'emplirent d'une cohue grouillante. Les tambourins résonnèrent et les chants s'élevèrent sans retenue et sans rythme parmi les promeneurs amusés et satisfaits.

Le soir à l'Hotel de Ville et à l'Hippodrome de joyeux travestis se réunirent en des bals qui ne prirent fin qu'à l'aube.

La Mi-Carême était passée.

A VALENCIENNES

La journée d'hier a été calme. Très peu de masques ont circulé dans les rues ; les salles de dancings et de cinés firent salle comble. Le soir l'animation fut grande sur la place d'Armes.

A CAMBRAI

Ils furent nombreux, vers 3 heures, les déguisés qui déambulèrent par les rues et places de Cambrai. Ce fut surtout, comme à l'habitude, la place de la Gare et ses environs qui connurent le plus d'animation.

Contrairement aux années précédentes, aucun cortège n'avait été organisé, et cette fois la Reine des Commerçants ne fut pas élue, faute d'organisation et surtout d'organisateurs.

Que l'même, Mi-Carême est fêtée : les nombreux groupes qui se dirigent à Triangle, au Cinéma-Palace, à Cambrésiana, où l'on dansa toute la nuit, sont là pour prouver que la gaieté n'est point morte, en la cité de Martin-Martine.

A AVESNES

Les fêtes de la Mi-Carême n'ont pas donné lieu aux grands divertissements des années précédentes. Pas de cavalcade. Quelques pierrots ont circulé pendant l'après-midi dans les rues. Le soir l'animation fut plus grande à Avesnes et principalement à Avesnelles où beaucoup de masques s'étaient donné rendez-vous à la salle des fêtes et à la salle Bricard.

A BÉTHUNE

La fête de la Mi-Carême, qui coïncidait avec la première journée de l'ouverture de la Foire fut favorisée d'un temps relativement beau. Aussi y eut-il de nombreux promeneurs. Les forains, venus plus nombreux que les années précédentes, ont dû faire de belles recettes.

Comme tous les ans, la Municipalité avait organisé un grand concours de carnaval, qu'elle avait doté de 4.000 francs de primes, mais ce concours ne réunit que peu de concurrents, couples ou groupes.

En résumé, rien d'original, de comique, de pittoresque au point de vue carnavalesque ; rien que du déjà vu et revu. Un petit cortège se forma place de Lille, et se mit en marche vers 17 h. 45, précédé des tambours et clairons des sapeurs-pompiers, d'un groupe de musiciens de l'Harmonie Municipale et de la Fanfare des Trompettes Béthunoises et parcourut les rues d'Arras, des Treilles, Gambetta, la place Marmottant, la place Lamartine, le boulevard Victor Hugo et se disloqua en face de la Mairie.

Le soir, bals en différents quartiers, où la jeunesse s'en donna à cœur joie.

GRÈVE DE 1.500 OUVRIERS

Une grève s'est déclarée à Bezons, à l'usine de la Société industrielle des téléphones, où l'on fabrique des cables téléphoniques. Sur 1.583 ouvriers et ouvrières que compte l'établissement, 80 seulement continuent de travailler. Hommes et femmes réclament une augmentation quotidienne de 6 francs. La direction ne veut discuter que si le travail est repris. Les choses en sont là.

Un train précipité sur une locomotive

35 VOYAGEURS BLESSÉS

Le train de voyageurs n° 211, quittant Paris-Bastille à 19 h. 06, et devant arriver à Sucy à 19 h. 34, a tamponné une locomotive haut-le-pied, à 10 heures 30. La gare de Sucy-Bonneuil a ses deux voies principales bordées par un ensemble de voies de garage reliées au chemin de fer de grande ceinture. La manœuvre, sur ce garage, se fait par la voie locale, reliée directement au garage et par la voie de grande ceinture, laquelle traverse les lignes principales de la gare de Sucy-Bonneuil.

La locomotive haut-le-pied, qui devait normalement suivre la voie locale, avait été dirigée sur la voie de la Grande Ceinture. Cette manœuvre, qui est irrégulière, aurait été commandée par M. Crance, intérimaire, en fonctions à Sucy seulement depuis la veille. L'employé Charron devait piloter la locomotive haut-le-pied à travers les voies, mais il se serait déchargé de sa besogne sur un autre employé, M. Bossu, qui ne connaissait pas la gare. Le train 211, voyant la voie libre poursuivit son parcours normal et vint heurter la locomotive haut-le-pied engagée sur le croisement.

Le danger avait été aperçu par l'aiguilleur Dullier, qui se précipita entre le train 211 et la machine, mais trop tard pour éviter la catastrophe. L'avant d'un wagon de deuxième classe fut éventré et la locomotive haut-le-pied gravement endommagée.

On se précipita au secours des blessés. Parmi ceux-ci, se trouvaient : M. André Durand, demeurant à Perolles (Seine-et-Marne); M. Dubois, rue de Brevannes, à Sucy, qui ont l'un et l'autre les jambes fracturées, et M. Legay, demeurant rue de Omintinie, à Paris, qui a également une jambe cassée. Tous trois ont été conduits à l'Hôpital Saint-Antoine.

Trente-deux autres personnes ont été moins grièvement atteintes. Aussitôt la nouvelle de l'accident connue, sont arrivés sur les lieux le sous-préfet de Corbeil, le capitaine de gendarmerie de la région, le commissaire spécial de la gare de l'Est, M. Brice, chef de l'exploitation des chemins de fer de l'Est, qui ont organisé les secours.

UN BEAU GESTE DE JEUNES FILLES A BORDEAUX

Les jeunes filles composant le bureau de l'Association des anciennes élèves de l'Ecole pratique de commerce et d'industrie de Bordeaux, ont procédé, au siège social de leur association, 153, Cours de l'Yser, à la destruction de deux cents bons de 100 francs de la Défense Nationale, prélevés sur la caisse de leur association.

Ces jeunes Françaises souhaitent surtout que leur geste, qu'elles qualifient modestement de symbolique, soit suivi par de nombreuses associations et vienne amortir dans une certaine mesure l'énorme dette intérieure de la France. Les billets ont été brûlés dans les jardins de l'Association.

Une centaine de jeunes filles assistaient à l'autodafé.

A 12.300 MÈTRES EN AVION

Suivant une dépêche de Dayton (Ohio), le lieutenant John Macreacy qui, pour la troisième fois, s'est attaqué au record de l'altitude du Français Calizzo, aurait réussi dans sa tentative. Les instruments qu'il avait à bord ont enregistré une hauteur de 41.000 pieds, soit 12.300 mètres, ce qui battrait de 1.414 pieds le record que détenait Calizzo.

Le thermomètre a marqué une température de 70 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. L'officier américain était vêtu comme pour une expédition arctique. Le fuselage de son appareil avait été, en outre, artificiellement chauffé et entouré de couvertures de caoutchouc.

POUR UNE ENTENTE INTERNATIONALE DES MÉTALLURGISTES

On signale que les techniciens de la grande industrie métallurgie anglaise, française, belge et allemande se sont réunis cette semaine à Paris, pour tâcher de substituer à une concurrence néfaste une organisation meilleure de la production générale et la répartition des divers marchés extérieurs. La plus grande discrétion est observée sur les pourparlers en cours.

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Assez beau, nuageux. Vent Nord-Ouest 4 à 5 mètres. Température minimum 3°

EN DEUX LIGNES

Paris. — Incendie locaux « Action Française », dégâts assez importants.

— Union Fédérative Fonction France a tenu hier, en Sorbonne, son assembl. génér. statutaire.

DERNIÈRE HEURE SPORTIVE

PARIS BAT ROUBAIX

Hier après-midi, au Central Sporting Club, a eu lieu la rencontre de boxe entre cinq boxeurs parisiens et cinq boxeurs roubaisiens.

La victoire est revenue à Paris, battant ROUBAIX par quatre victoires à une.

Voici les résultats techniques : Bensa (Paris) bat Delobelle (Roubaix) par abandon au sixième round ; Biron aîné (Paris) bat Libeer (Roubaix) aux points ; Raphael (Paris) bat Gottaris (Roubaix) par arrêt de l'arbitre au deuxième round. Ismard (Paris) bat Van Coppenolle (Roubaix) par knockout au quatrième round ; Potsaert (Roubaix) bat Barboteux (Paris) aux points.

LE CROSS NATIONAL

Le cross national est revenu après une jolie course, à Guillemot de Lyon, qui a couvert le parcours en 42' 56" 1/5, devant Marchal en 43' 09". C'est la troisième fois que Guillemot gagne le cross national.

GRENAY

EDEN DES VIEUX MÉNAGES

Quarante noces d'argent y ont été célébrées hier au milieu d'un concours de population considérable

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Grenay 14 mars. — Quarante couples, unis, les uns, depuis quarante-cinq ans, les autres depuis 25, défilant dans les rues d'une ville, bras dessus, bras dessous, comme de jeunes époux, aux accents d'une musique entraînante c'est un spectacle plutôt rare, que peu de villes ont eu l'honneur de contempler. Cette fête des « vieux ménages » s'est déroulée aujourd'hui pourtant à Grenay, l'active cité du bassin houiller du Pas-de-Calais, au milieu d'un concours de population considérable, où quarante noces d'argent ont été célébrées.

En même temps que la laborieuse cité noire fêtait les 25 années de mariage au moins, de 40 ménages, Grenay, devait célébrer, en ce dimanche de mi-carême, une noce de diamant.

La Fatalité, a voulu, qu'il en fut autrement... L'un des jubilaires en effet, est décédé, il y a quelques quinze jours. La fête des « vieux ménages » n'a pas perdu cependant de son éclat, et, c'est au milieu de l'enthousiasme général qu'elle s'est déroulée.

Quarante couples unis depuis vingt-cinq ans, au moins

De toutes les communes du Nord et du Pas-de-Calais, Grenay est peut-être la seule, qui ait pu rassembler en un même jour, quarante couples unis depuis 25 ans au moins, formant avec leurs enfants et petits-enfants la population d'un village entier.

S'étonnera-t-on que la fête ait remporté un tel succès !...

Le programme de la journée était simple. Il comportait le rassemblement des 40 ménages au Pont de Saint-Ouen, leur défilé en ville et leur réception à la Mairie.

A 11 heures, les couples arrivaient en autos au point de concentration, se formaient en cortège et se préparaient à défiler. Il y avait là, les ménages dont les noms suivent, unis aux dates indiquées : Martin-Marie 1879 (47 ans de mariage) ; Copin-Duhem 1882 ; Colard-Ledoux 1883 ; Obert-Lévêque 1883 ; Joannin-Meritet 1883 ; Chrétien Laurent 1888 ; Ansart-Descamps 1889 ; Delebarre-Morel 1890 ; Gillot-Gosse 1890 ; Petit-Hié 1891 ; Pouillet-Coton 1892 ; Daumont-Perignon 1892 ; Vasseur-Martin 1893; Delesnyder 1893 ; Laurent-Protin 1893 ; Bailleul-Bertinchamps 1894 ; Dupire-Mayot 1894 ; Delenclos-Benoit 1894 ; Feméry-Bruxelles 1895; Bermond-Willaye 1895 ; Marie-Cochery 1900 ; Descamps-Goubo 1896 ; Dolhaut-Lefebvre 1896; Brixy-Georges 1896 ; Segaud-Lamblin 18.. ; Lupont-Nicolas 1897 ; Brognard-Leroy 1898 ; Wagnez-Lacroix 1898 ; Leroux-Bayot 1899 ; Baeart-Poly 18.. ; Delautre Edouard 1899 ; Delépine-Taquet 1899 ; Durot-Vilcot 1899 ; Delcroix-Brice 1899 ; Peyrard-Gardet 1899 ; Lecierco-Flament 1900 ; Robillard-Pelletier 1900 ; Melaye-Dubreucq 1900 ; Smets-Caucheteux 1900. Dezette-Morel 1893.

Un cortège pittoresque

Docilement, les couples, se forment en cortège par rang d'âge. En tête vient le ménage Martin-Marie. Le mari Jean-Baptiste, vient d'avoir aujourd'hui ses 71 ans, sa femme Apolonie est septuagénaire.

Tous deux portent fièrement et gaillardement un bouquet, comme au jour de leur mariage. Derrière l'Harmonie municipale de Bully-les-Mines et le Conseil municipal de Grenay au complet, ils tiennent la tête du cortège qui s'organise.

Ils suivis des autres couples. La plupart des époux, ont la boutonnière ornée de la médaille tricolore du travail, qui témoigne des années de labeur effectuées à la mine.

Aux accents de marches lentes — un mineur nous dit, qu'on ne peut plus marcher au pas de chasseur, après 25 ans de mariage — le cortège se met en marche...

Peut-on imaginer plus pittoresque défilé. Beaucoup de jubilaires, s'appuient sur des cannes, ce qui n'enlève rien leur bonne humeur. Suivent, les enfants et petits-enfants..., des mères de famille, des « gosses » dans leur voiture.

C'est la fête familiale... C'est la fête de tous. Devant la mairie, toute la population de la commune est rassemblée.

La foule ne perd pas ses droits.

Des cris fusent par la foule : « mariage » ; « Vive mariage ! ! !... »

Souriants, heureux, les jubilaires, gravissent les escaliers de l'Hôtel de ville, qu'ils ont montés il y a un quart de siècle.... que de souvenirs... que de joies, n'évoque pas cette heureuse journée !

Honneur aux "vieux époux" !

Dans la grande salle des fêtes, à l'ombre du buste du pacifique Jaurès, le Conseil municipal est rassemblé au complet. Le maire, Deroubaix, conseiller d'arrondissement, a ceint son écharpe... comme lorsqu'il unit, les jeunes couples.

Les jubilaires se rangent dans le calme sur les chaises qui leur sont réservées. Pas un bruit, pas un mot !

Les couples sont silencieux, réfléchis, ils ont atteint l'âge de raison !

Le maire prend la parole :

— Bon nombre d'années dit-il, se sont écoulées, depuis que fut célébrée votre union, votre entrée dans la vie conjugale. Lorsque vous vous êtes mariés, la loi civile semblait vous dire : « Etes-Vous bien sûrs que vous vous aimerez longtemps, toujours ?...

Le maire évoque ensuite les incertitudes du mariage.

— Que de fois dit-il, la fête n'a pas eu de lendemain ?... Que de fois elle se transforme en perpétuelle contrainte, sinon en ruine irréparable.

Aujourd'hui vous n'avez plus à vous préoccuper de l'intervention du maire.

Vous vous êtes donné, des gages d'amitié et d'affection durables. Tout est commun entre vous !... La première étape du mariage, du mariage souffrant et militant est passée. Une période de repos ou de calme activité a suivi. Quelque difficulté qu'il puisse vous arriver, la municipalité ouvrière ne vous oubliera pas, ne manquera pas à la tâche qui lui incombe !

Le maire salue enfin les souveraines respectées des 40 ménages en fête, et lève son verre à leur honneur, et au bonheur de leur vieillesse !

Les applaudissements éclatent de toutes parts. Heureux, le doyen des jubilaires, le père Martin se lève...

D'une voix ferme, il remercie la Municipalité de son bienveillant accueil, et exprime l'espoir que tous les couples se retrouvent un jour à la Mairie pour célébrer les noces d'or !...

On sable le champagne, puis le maire remet à chacun des couples un gracieux souvenir !

La cérémonie terminée, le cortège sort sur la place où l'attend un étoule énorme et enthousiaste.

Photographes et opérateurs de cinéma, travaillent, puis c'est le défilé, libre, sans contrainte. La fête se termine dans les chants, dans l'allégresse.

Dans l'après-midi, nous avons vu, une noce en sabots précédée de deux joyeux jubilaires déguisés... On chantait... On dansait !...

La fête continuait !

Marcel POLVENT.

LE CORTÈGE DES QUATRE-VINGT JUBILAIRES ARRIVANT HIER A LA MAIRIE AU MILIEU DE TOUTE LA POPULATION RASSEMBLÉE.

ON ARRÊTA UN BANDIT BLESSÉ EXTÉNUÉ

André Lemoine, 29 ans, de Le Havre, complice du bandit Louis Rannou, dont l'arrestation fut opérée samedi près de Honfleur, avait réussi à prendre la fuite, après avoir tenté de tuer l'inspecteur de police mobile Beaulieu. Une battue organisée dans la région de Honfleur était demeurée sans résultat.

Or, Lemoine a été retrouvé hier matin à Quillebœuf (Eure), blessé au bras et exténué alors qu'il s'apprêtait à changer de résidence. Il s'est laissé arrêter sans opposer de résistance. Il a avoué que Rannou était son complice.

FEUILLETON DU 15 MARS 1926. — N° 65

Pauvre Petiote

Par Paul d'Argremont

Comment, Pedro Malgar était arrivé ? qu'avait-il raconté ? qu'avait-il fait ?...

— Il s'était enfermé avec Mme la marquise de Beaujeu, lui fut-il répondu ; personne excepté Baptiste ne savait ce qui s'était passé ; on croyait cependant qu'il s'agissait de Mme la comtesse de Lignières; puis, tout à coup, Mme la marquise avait demandé son coupé avec les grands trotteurs anglais, et elle était partie, le visage bouleversé, portant la trace de larmes, accompagnée de M. Malgar et de Baptiste.

Elle n'était pas encore rentrée.

— Et le cocher n'avait-il point dit de quel côté on se dirigeait, n'avait-il point reçu d'ordres à cet égard ?

— Non, rien, absolument rien.

Au moment où il était monté sur le siège, le cocher n'était pas encore prévenu de la direction qu'il devait prendre.

Ce récit porta à son comble l'anxiété déjà si grande de Godefroy.

Il croyait, comme Viviane, comme tous ceux de la maison, que Bérengère, après la mort de son mari, s'était réfugiée auprès de Malgar, à la Guadeloupe ; mais alors si Don Pedro l'avait subitement quittée et était venu seul en France, c'est qu'il était arrivé quelque chose à la jeune femme : elle était morte, peut-être..

A cette idée, un singulier déchirement se fit dans le cœur du duc de Lyesse.

Morte ! morte ! Cette Bérengère qu'il n'avait jamais caressée et pour laquelle cependant son cœur avait si étrangement battu depuis quelque temps ?

Morte ! ce n'était pas possible, ce serait pour lui une trop épouvantable punition.

Il renvoya son valet de chambre.

— Quelle que soit l'heure à laquelle Mme la marquise de Beaujeu rentre, lui dit-il, vous viendrez me prévenir.

Il essaya de fermer les paupières : ce fut inutile ; devant ses yeux passait et repassait sans cesse l'adorable visage qu'il avait vu une seule fois si hautain et si courroucé, mais dont les traits devaient, à partir de ce moment-là, rester éternellement gravés dans son cœur.

Ne pouvant appeler le sommeil à lui, le duc de Lyesse se leva, s'habilla, et, après avoir rallumé lui-même le feu de sa cheminée, se mit à arpenter son appartement en tous sens.

Un désespoir sans nom l'envahissait peu à peu ; avec son esprit jadis si subtil et si ingénieux, il essayait de chercher les probabilités du voyage de Pedro Malgar et de l'émotion de Viviane... cette émotion qui lui avait fait quitter l'hôtel sans son père ni son mari, et était cause qu'au milieu de la nuit la jeune femme n'était pas encore rentrée.

Mais peut-être aussi que les craintes du duc de Lyesse étaient exagérées ; peut-être que la jeune femme n'était pas morte ; peut-être qu'elle était seulement bien malade et que Pedro Malgar l'avait amenée en France pour la faire soigner.

Cette nouvelle idée s'enfonça dans la cervelle de Godefroy.

Oui, cela devait être ainsi ; Bérengère était dans quelque hôtel, fort malade probablement, et Viviane était partie tout aussitôt pour soigner et secourir sa sœur.

Comme elle était bonne, cette Viviane, et comme elle avait bien hérité du cœur de Germaine.

Tout en trouvant les heures bien longues à s'écouler, le duc de Lyesse bénissait le dévouement de sa fille aînée ; puis, oubliant son orgueil, ses préjugés, ses griefs imaginaires, il se disait que Viviane ne resterait pas seule au chevet de Bérengère, que, dès qu'il connaîtrait l'adresse de la jeune femme, il courrait vers elle, lui, son père, qu'il lui demanderait pardon de ses torts, qu'il ne la quitterait plus, et que, par son amour paternel enfin conquis, il lui ferait oublier sa conduite passée.

Mais les heures succédaient aux heures ; dans la vaste cheminée, les dernières bûches achevaient de se consumer : Viviane n'était pas rentrée !...

Godefroy, à bout de patience, pensant que la voiture était peut-être revenue sans qu'il l'entendît et que le valet de chambre, endormi, n'avait point prévenu la marquise de Beaujeu, se dirigea vers l'appartement de la jeune femme.

Dans la chambre de damas bleu pâle, du plafond de laquelle tombait une lampe d'argent tenue par des amours, le grand lit apprêté pour la nuit était vide.

Au coin du feu, éteint depuis longtemps, Charlotte dormait profondément dans une bergère, attendant le retour de sa maîtresse.

Cette chambre vide produisit au duc un singulier effet : il lui sembla que ses deux filles à la fois allaient lui être ravies, qu'il ne les reverrait jamais, que son existence deviendrait morne et silencieuse comme cette nièce déserte.

Quel châtiment ! Mais ne l'avait-il point mérité, lui qui avait soupçonné une sainte ?

Il se retira sur la pointe des pieds, ne voulant point réveiller Charlotte, ne voulant pas surtout qu'une femme de chambre pût voir l'état de désespoir dans lequel il se trouvait.

En passant devant l'appartement de Manuel de Beaujeu, il voulut y entrer malgré le peu de sympathie que lui inspirait depuis quelque temps son ancien secrétaire, tant il avait besoin de parler à quelqu'un de ses angoisses, de ses alarmes.

Mais la chambre du marquis était vide, vide comme celle de sa femme.

Godefroy chancela.

— Ah ! mon Dieu, dit-il, mon Dieu, que se passe-t-il donc ?

Il gagna son appartement en s'accrochant aux murs, titubant ainsi qu'un homme pris d'ivresse.

Qu'allait-il devenir ? Qu'allait-il décider ?

Il demeura longtemps à penser, à réfléchir, surtout à se souvenir.

Quand son valet de chambre entra chez lui pour allumer son feu, il le trouva assis à son secrétaire et lisant un paquet de lettres jaunies par le temps.

C'était la correspondance naïve et pleine de tendresse que Bérengère, tout enfant, lui avait adressée.

Comme elle l'aimait à cette époque !... Comme elle était bonne et tendre et affectueuse, déjà prête à adorer son père, ainsi que le lui enseignait probablement Germaine !...

Et lui, fou qu'il était, il avait dédaigné, rejeté tout cela, il l'avait foulé aux pieds !...

Comme il regrettait maintenant, et que n'eût-il donné pour pouvoir recommencer sa vie !

Il était toujours absorbé dans ses angoisses et ses souvenirs avec un visage si farouche et si désespéré que nul n'aurait osé lui adresser la parole, quand tout à coup son valet de chambre rentra de nouveau et vint lui dire :

— Madame la marquise est de retour, elle demande à parler à Monsieur le duc.

Godefroy se leva tout d'une pièce.

— Ah ! qu'elle entre, s'écria-t-il, qu'elle entre le plus tôt possible !...

Quelques secondes après, Viviane était auprès de son père.

Derrière elle, sur le seuil de la porte, on voyait la silhouette, toujours robuste, de Pedro Malgar.

Mais toute expression de sympathie avait disparu de la physionomie jadis si ouverte et si bonne du créole.

Avec leurs visages décomposés, leurs yeux brûlés de larmes, leurs traits tuméfiés et rougis, Viviane et lui offraient un si éloquent spectacle de désespoir et de douleur que Godefroy, après avoir fait quelques pas vers eux, chancela et dut s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber par terre.

Ah ! mon Dieu, murmura-t-il, que se passe-t-il donc ? Qu'y a-t-il ?

Viviane ne s'élança pas vers lui pour le secourir, comme elle le faisait d'habitude; elle toujours si empressée et si bonne avec son père, au contraire...

Elle demeura droite, ferme, un peu rigide avec une expression qui rappelait celle de la duchesse de Lyesse.

— Vous me demandez ce que j'ai, mon père, dit-elle plus blanche qu'un suaire, recueillie et désespérée, je vais vous le dire : Ma sœur Bérengère, celle sur qui j'avais juré à notre mère morte de veiller comme sur une fille, a été assassinée il y a trois mois. L'ignorez-vous ?...

Le duc, d'abord stupéfait de douleur et d'étonnement, était resté tout droit, comprenant à peine les paroles que sa fille prononçait.

Mais, subitement, comme en un coup de foudre, l'intuition des mots lui revint et ils reprirent pour lui le sens ordinaire des choses.

Il poussa un grand cri :

— Morte !... s'écria-t-il, morte !... Elle... Bérengère...

Plus bas, avec un intraduisible accent qui se brisait, il ajouta :

— Ma fille !...

La marquise, stupéfaite, le regardait, l